

Prologue

Le ciel était bleu gris frangé d'or comme souvent au bord de la Loire. Je serrais désespérément la main de mon Grand-père en levant mes yeux pleins de larmes vers ses yeux couleur du ciel. Il me regardait, caressant sa moustache blanche de son autre main, sans bien comprendre mon excès de tristesse.

« Philippe, nous partons. » Maman m'appelait depuis la deux-chevaux familiale au volant de laquelle Papa avait déjà pris place. Ma sœur me regardait sur la banquette arrière en agitant sa poupée. Les vacances étaient terminées et nous allions reprendre cette nationale sept qui allait nous ramener à Lyon.

Mais je serrais plus fort cette main que j'aimais. Jamais auparavant je n'avais ressenti cette émotion. Maman descendit de voiture et, s'excusant auprès de mon Grand-père, me prit

dans ses bras en m'embrassant. J'avais sept ans et mon Grand-père mourut trois mois plus tard.

Sortant de l'innocence, je prenais conscience du tragique de la vie. Mon Grand-père paternel

était pour moi une sorte de Père Noël muet. Il ne parlait que très peu mais faisait de superbes cadeaux qui enchantaient mes matins de Noël. J'étais heureux sur ses genoux. Nous ne parlions pas, mais je savais qu'il m'aimait : j'admirais sa chaîne de montre, je regardais sa belle moustache et je sens encore l'odeur de sa pipe.

Voilà c'est terminé, je ne vous parlerais plus de lui. Il est parti et je le garde dans mon cœur. Il a laissé sa place à celui dont je vais maintenant vous parler.

Bon papa, vous étiez le père de Maman, mais à l'âge où je perdais mon Grand-père paternel, je ne vous avais pas encore rencontré. Il faudra que

j'attende encore treize ans pour faire votre connaissance. Des circonstances familiales que je ne pouvais comprendre à l'époque vous avaient gardé éloigné de nous. Seuls des photos, des livres, des objets formaient des traces de votre passage. Maman parlait de vous avec admiration et tristesse : vous aviez été un soldat glorieux et décoré, vous aviez ramené Bonne maman du Canada. Votre voyage de noces avait duré près d'un an et la jeune mariée en était revenue avec une aversion pour le champagne. Vous montiez à cheval, vous pensiez et vous écriviez. Votre famille possédait des châteaux et votre père était mort en contrôlant les travaux de toiture de l'un d'entre eux. Vous aviez eu cinq enfants et vous étiez parti.

Voilà ce qui alimenta pendant des années le rêve d'un personnage m'ouvrant les portes sur un autre monde. A la fois le mien et celui d'un possible aux contours exaltants.

Par petites touches mes parents me firent comprendre pourquoi nous ne voyions jamais Bon papa : il était séparé de ma Grand-mère. Des années d'incompréhension familiales et de nombreuses erreurs de communication ne me permirent de faire sa connaissance qu'à l'âge de vingt ans. C'est de cette rencontre que j'aimerais vous parler.

La rencontre

Nous étions à Paris et nous descendions du côté droit du boulevard Péreire. Maman était particulièrement anxieuse. Cela se voyait dans sa façon de tenir son sac, serré contre elle plutôt que tenu par la main. Papa nous accompagnait avec ma sœur. Nous étions invités à prendre le café chez mon Grand-père. L'invitation nous était parvenue après des années de quiproquo entretenu par un croisement de jalousies et de silences familiaux. Maman était persuadée que son père ne voulait plus la voir. Conviction entretenue par certains membres de la famille qui avaient attisé les feux entre mes grands parents. C'est à ma demande pressante qu'elle reprit contact avec lui. Ils avaient attendu des années que l'autre prenne l'initiative, persuadés qu'il ne le désirait pas. Un simple appel téléphonique permit de clarifier la situation, à leur grand étonnement.

Nous étions là, tous les quatre, devant le porche d'un petit hôtel particulier. Qui allait sonner ? Ce fut moi. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit. Une dame de l'âge de mes grands parents, vêtue avec élégance, nous accueillit avec le sourire. Elle se présenta comme étant la gouvernante de mon Grand-père. A son invitation nous traversâmes une petite cour pavée. Puis, après avoir ouvert une porte dont la partie supérieure était ajourée par un vitrail bleu et rouge, elle nous fit pénétrer dans un vestibule dont les murs étaient recouverts de trophées de chasse. Au bout de celui-ci, une porte était ouverte donnant sur un salon. Notre hôtesse nous proposa d'enlever nos manteaux. Nous les lui remirent sans quitter des yeux l'ouverture sur la pièce suivante.

C'est à cet instant, Bon papa, que je vous vis pour la première fois. Eclairé par le lustre se trouvant derrière vous, vous apparaissiez en ombre chinoise

dans l'encadrement de la porte. Vous étiez plus grand que je ne l'imaginai. Cheveux blancs coiffés en arrière, yeux bleus sur un teint hâlé, vous portiez une veste d'intérieur en velours rouge et un foulard bleu sur une chemise immaculée, votre main gauche dans une poche de la veste laissait juste apparaître un pouce. Vous nous regardiez sans rien dire, un léger sourire aux lèvres. Maman s'approcha de vous, les larmes aux yeux. Vous la prîtes dans vos bras en lui disant simplement : « Françoise ». L'affection était exprimée dans le serrement des bras mais je ne vous vis pas l'embrasser. Je prenais conscience, à cet instant, que les sentiments retenus devaient avoir une large part dans l'incompréhension familiale à l'origine de cette journée.

Nous regardant, vous avez alors demandé la confirmation de nos prénoms. Maman, très émue, nous présenta, ma sœur et moi. Mais nous étions encore dans le vestibule et vous nous avez fait entrer dans le salon. Le mur du fond était constitué d'une

immense bibliothèque allant du sol au plafond. Devant lui, sur un bureau Louis XVI, se trouvait une machine à écrire entourée de plusieurs piles de livres. Sur les autres murs, des pastels, des fusains, manifestement du même artiste, côtoyaient des photographies dédicacées. Un couteau de chasse était suspendu à côté d'un fouet pour chien. Un canapé et des sièges du même style que le bureau, entouraient une table basse sur laquelle étaient disposés, sur un plateau, un service à café en argent à côté duquel se trouvait une assiette en faïence de Gien, remplie de madeleines. Après avoir présenté un siège à Maman puis à ma sœur, vous nous proposiez à Papa et à moi de nous asseoir sur le canapé. Lors de notre installation dans votre salon vous n'aviez prononcé que quelques formules de politesse. Votre voix était grave et chaude.

Un léger grincement de porte nous annonça l'entrée de la gouvernante dans la pièce. Vous n'aviez toujours pas engagé la conversation. Après le

dialogue d'usage lié au service du café, la gouvernante nous quitta. Votre premier propos concernait Papa : « Alors Guy, comment vont vos affaires ? L'usine répond-elle toujours à vos attentes (Papa avait acheté, avec un ami, juste après la guerre, une usine de soierie près de Lyon) ? ». Mon cher Père se lança dans le commentaire de son dernier bilan, ce qui me permit de vous observer. Assis sur une chaise, vous aviez le buste droit, bien calé contre le dossier, les deux mains à plat sur vos genoux et vous regardiez votre interlocuteur dans les yeux. Il émanait de votre personne l'assurance de maîtriser la conversation. Vous posiez les questions et faisiez les commentaires en vous réservant les conclusions. L'entretien se prolongeant à propos de sujets dont je connaissais tous les contours, mon regard se porta de nouveau sur les détails de la pièce. Et là je m'aperçus que les superbes rideaux, le tapis, le tissu des sièges étaient très usés. Des artifices avaient été utilisés pour tenter de cacher cet état : châte

discrètement posé sur un fauteuil, portecannes devant un rideau. Le lieu où nous trouvions n'était manifestement que le souvenir d'un luxe ancien.

Mais votre changement de ton me tira de mes réflexions. Vous vous adressiez maintenant à ma sœur. « Alors Catherine parlez-moi de vos études ». J'avoue avoir été un peu jaloux que vous vous adressiez à ma sœur en premier alors que j'attendais depuis des semaines de pouvoir vous parler. Mais votre éducation donnait naturellement une priorité aux femmes. Ma sœur eut quelques difficultés à s'exprimer, vous l'impressionniez. Elle évoqua son collègue, son désir de faire des études de l'histoire de l'art. Ce dernier point vous intéressa particulièrement et là s'ensuivit un dialogue dont il ressortait que l'art devait être au cœur de la vie. Je devenais impatient, imaginant que notre visite allait bientôt se conclure et que l'entretien que j'espérais allait être réduit à la portion congrue.

Vous avez du percevoir cette impatience et je vis votre visage se tourner vers moi. Remerciant ma sœur pour l'intérêt de ses propos, vous plongiez votre regard dans le mien ce qui eut pour effet de me surprendre et nous restâmes quelques instants silencieux. « Vous êtes dans l'armée je crois, Philippe ? ». Après avoir été déstabilisé, je trouvais là un point d'ancrage. J'étais effectivement en classe préparatoire à Coëtquidan. Avec un débit accéléré afin d'exprimer tout ce que je voulais dire, je décrivais les origines scoutes de ma vocation militaire, mes études à l'école militaire de Strasbourg et mon désir de choisir Saumur afin d'être officier de cavalerie. Là, je vis que j'avais retenu votre attention. Il s'agissait de chevaux et votre univers traduisait votre passion pour la vènerie. Vous me posiez quelques questions « d'équitant », je répondais, espérant poursuivre l'entretien en posant, moi-même, les questions que j'avais longuement préparées. Mais le grincement de la

porte se fit de nouveau entendre : votre gouvernante annonçait que votre infirmière venait d'arriver pour vous faire une piqûre. Intervention diplomatique ou réalité médicale, je ne le saurais jamais. Votre table de travail était en face de moi et je vis l'heure au cadran d'une très belle pendulette de voyage. L'ayant regardé à la fin de votre conversation avec ma sœur, je pu constater que notre échange avait duré exactement vingt minutes.

Vous imitant, nous nous levâmes. Personne n'avait pris de madeleine et les tasses étaient au trois quart pleines de café. A l'entrée du salon vous nous avez salués avec les mêmes gestes que pour nous accueillir, vos bras pour Maman et ma sœur, votre main pour Papa et moi. Avant que ne vienne mon tour, mon regard se porta sur votre superbe bibliothèque. Pour la première fois depuis le début de cet après-midi vous avez eu une parole personnelle : « Philippe, je vois que mes livres vous intéressent, c'est vous qui en

hériteriez ». En nous serrant la main nous échangeâmes un regard qui semblait ouvrir notre rencontre sur un univers qui, tout en imprégnant cette maison, n'avait fait l'objet d'aucune allusion. Nous avions vécu vingt minutes ensemble sans ouvrir aucune de ses portes. En vous serrant la main je m'étais promis de revivre ces vingt minutes en vous retrouvant dans vos livres. Quelques années plus tard on nous annonça votre disparition. J'étais en manœuvres au fin fond de la Champagne pouilleuse et je ne pus assister à vos obsèques. Ce n'est que bien plus tard que les cartons de vos livres arrivèrent dans la cave de mes parents, au Montcelard, près de Lyon. J'avais réalisé les projets dont je vous avais fait part : j'étais lieutenant de cuirassiers et je pouvais, enfin, donner à nos vingt minutes d'entretien la profondeur que seule, maintenant, votre bibliothèque pouvait m'offrir. Carton après carton, je classais, je triais, je survolais plusieurs centaines d'ouvrages. Je sélectionnais les volumes de votre

propre plume pour vous retrouver et
voici les vingt minutes que je
reconstituais. Vingt minutes qui
devenaient des têtes de chapitre au fur
et à mesure de ma lecture.